

[poursuite du dialogue / portrait 2]

Bernard Plossu par P. Sainton

Patrick dit, qu'avant de rencontrer Bernard, la photographie était un domaine qui lui était en partie étranger. Il cite les deux Josef, Koudelka et Sudek, et le photojournalisme (Michel Laurent) comme ses seules références d'alors. Les premières photographies de Bernard Plossu qu'il lui ait été données de voir l'ont été dans *Poèmes du Jardin de poussière*¹ ou par le biais de textes de Denis Roche ; aussi bien dans *Les paysages intermédiaires*², catalogue de l'exposition à Beaubourg que dans *Les dépôts de savoir et de technique*³.

Voilà, en gros, ce qu'il connaissait du travail de Bernard : autant dire « un pays minuscule dans un continent ». Ou encore, « une feuille d'arbre dans une forêt immense ». Il le situait, à l'égal des grands textes de voyage, comme un exotisme (l'Italie, la Grèce, Corfou, etc) procureur d'émotion. « Je n'avais pas envie d'y aller puisque ses images m'y plongeaient. Puisque, grâce à elles, j'y étais. »

Patrick a eu tout le loisir, bien sûr, depuis leur rencontre, de combler ses lacunes, parcourant de long en large le « continent Plossu », ne cessant de découvrir et redécouvrir son travail.

Paradoxalement, l'expérience *Beatnik* et le versant politique de sa photographie l'intéresse moins maintenant. En revanche, ce qui l'intéresse de plus en plus, ce sont les photographies irrécusables de Bernard. Celles, par

¹ Livre dédié à ses trois enfants, Shane, Joaquim et Manuela. Cf. note n°34.

² Cf. *La peau du lait*, préface de Denis Roche à *Bernard Plossu 1963-1988, Les paysages intermédiaires*, Contrejour et le Centre Georges Pompidou, Paris, 1988 (exposition au Centre Georges Pompidou, Paris, du 22 juin au 5 septembre 1988). Texte repris par Denis Roche, *Dans la maison du Sphinx, essai sur la matière littéraire*, p. 201, éditions du Seuil, coll. La librairie du XX^e Siècle, Évreux, 1992.

³ Denis Roche, *Dépôt de savoir & technique* n°12 (26 juin 1977), sous-titré : « Pour Bernard Plossu / sur une série de photos / prises avec un instamatic », p. 157-160, éditions du Seuil, coll. Fiction & Cie, Paris, 1980.

exemple, qu'on a pu voir dans *D'où vient la lumière ?*⁴ et qui paraissent l'évidence et la force même. « Incroyable, tout de même, qu'il ait cette constance là de regard ! Qu'il puisse repérer ça, maintenant, ici, et à l'autre bout du monde » !

« Pour moi le monde est en noir et blanc. Ce qui me choque c'est la photo couleur ! C'est mon mode naturel de perception. J'ai appris l'histoire de l'art dans Art Press quand il n'y avait que des repros en noir et blanc.

Ce n'est pas de l'ordre d'une nostalgie, mais plutôt de l'ordre d'une vérité. Je pense, d'ailleurs, que Bernard Plossu voit en noir et blanc. Là encore, il ne s'agit pas de mélancolie, mais d'une inquiétude face au monde. D'être, en permanence, « inquiet au monde ».

Tous les photographes ont un truc en plus. Ils ne sont pas dans le même temps que nous. Ils voient avant nous et se projettent en noir et blanc.

Plus que les circonstances dont on parle, ce qui compte c'est le travail du regard, celui du temps. Une photographie, c'est de la pensée, mais tout d'un bloc, presque philosophique ou spinoziste.

Les livres de ma vie d'Henri Miller, ça m'a ouvert les portes des librairies. *Notre antéfixe*⁵, je l'ai lu comme un coup de pied dans la fourmilière. Rien ne vient par pure réflexion, tout est prélèvement, tout est collage. Frédéric Valabrègue⁶ dit que "tout est plagiat". À un moment, le travail se nourrit de lui-même. Ça finit par prendre corps. Par s'imposer. »

Si on l'interroge sur ce qu'on dit des photographies de Bernard Plossu, le couplet habituel sur le flou, le décadage, etc., Patrick répond que « ce n'est en rien du flou mais une lenteur excessive ». C'est « du temps qui s'est déposé sur la pellicule » et qui a à voir avec cette "inadmissible douceur" dont parlait Denis Roche à son propos.

⁴ Exposition de Benard Plossu, Patrick Sinton et Jean-Marie Gleize, créée au Musée Réattu, en Arles, du 31 mars au 23 juin 2004. Catalogue éponyme publié, à cette occasion, par les éditions Images en manœuvres, Marseille, avril 2004.

⁵ Denis Roche, textes - flammation, Paris, 1978.

⁶ Écrivain, auteur de nombreux textes sur des artistes, dont Patrick Sinton. Dernier livre en date : *Les Mauvestis*, chronique, P.O.L., 2005.

« Quand Bernard Plossu voyage, il ne transforme pas le monde. Il extrait quelque chose, un suc, un alcool fort. La Grèce, vue par Bernard, c'est tranchant : noir et blanc. C'est un dialogue entre socratiques et présocratiques. » « Bernard n'enjolive rien. Il ne dit jamais : "regardez comme les choses sont belles", mais "les choses sont belles" ». Le problème, ce sont les filtres médiatiques, la catégorie dans laquelle on vous range, le commerce qui vous étiquette, vous empaquette et réduit ce que vous faites à du "vendable" ou du "vendu" !

« Il y a quelque chose dont on se rend compte très vite lorsqu'on côtoie Bernard, qu'on travaille avec lui, c'est sa profonde connaissance de l'histoire de la photo. D'où qu'il s'interdise de faire ou de sélectionner certaines photographies. Il y a une absence de condescendance et de complaisance chez lui. Une honnêteté à tout crin : *je sais faire des images, mais je ne cherche pas à faire de bonnes photos*, au sens où on l'entend ! Il a une position très dure sur cette question. À la limite, on pourrait dire, presque sans plaisanter, que ses photographes préférés sont Lévi-Strauss ou Magritte ! »

« Et puis, faut le voir photographier ! Tension inouïe. Décision ultrarapide. Il fait d'ailleurs preuve de la même attention lorsqu'il sélectionne ses images à partir de ses planches-contact : le vrai travail, en somme ! C'est là que tu touches du doigt combien il maîtrise les tenants et aboutissants de sa photographie ; combien il se situe, à tout moment, dans sa propre photographie comme dans l'histoire de la photo. »

« Je me souviens de l'avoir emmené photographier à l'Estaque en 1995 ou 1996. J'avais jamais vu un gars tourner, comme ça, autour d'un poteau électrique, comme après je ne sais quel totem ou sculpture, surtout de nuit ! Le village de l'Estaque, ça redevenait très cubiste, d'un coup : un Morandi sans le flou, si tu vois ce que je veux dire ! »

Même la manière qu'il a de saisir son appareil n'est pas anodine. Tout à coup, il y a une tension, une attention accrue. Ça devient autre chose ! Comme s'il y avait une osmose entre le corps et la machine. C'est assez spécial et ça lui est propre. »

« Il est toujours en avance d'une image. Dernièrement, quand nous avons fait cette marche à Vauvenargues, avec vue sur le dos rond de la Sainte-Victoire, j'ai encore pu vérifier combien il voit les choses avant moi. Et surtout, combien il voit des choses que je ne vois pas. Caillou en forme de cœur, par exemple, ou, croisée des lignes de la montagne entre les branches d'un arbre. »

« Pour moi, Bernard fait preuve dans tous ses travaux de la même attention. Mais je préfère lorsque son attention est absorbée par l'espace vacant, l'angle mort, le rien.

J'ai le sentiment que c'est un très grand. C'est le moment de rappeler la phrase de Roche : *Plossu est d'emblée photographe*. D'emblée, c'est moi qui souligne. D'emblée, c'est-à-dire, dès le voyage mexicain⁷, alors qu'il n'avait que vingt ans. Ce "d'emblée" vaut pour une toute une vie. »

Olivier Domerg
Entretiens avec B. Plossu et P. Sainton
réalisés en août et septembre 2007.
La Ciotat / Marseille / La Ciotat,
août 2007 - janvier 2008

⁷ Bernard Plossu, *Le voyage mexicain*, texte de Denis Roche, Contrejour, Paris, 1979 (réédité en 1990).